

L'AGENDA

LE DEVOIR

SEMAINE DU 6 AU 12 AOÛT 2016

À ne pas
manquer

Un bon policier

MANON DUMAIS
Le Devoir

Le regard bleu acier, une gueule de dur à cuire à la Lee Marvin, un caractère bien trempé, Robert « Shotgun » Ménard fut un policier comme on n'en fait plus. Le genre de policier qu'on ne rencontre qu'au cinéma ou à la télé. Et pourtant, celui que l'on surnommait « Crazy Bob » dans le milieu a bel et bien existé.

Assoiffé de justice et politiquement incorrupt, celui qui aurait pu sombrer dans la délinquance se raconte en toute franchise et non sans émotion dans cette série de trois épisodes de Frédéric Gieling.

Narré énergiquement par Nicolas Canuel, *Shotgun Ménard* ramène le spectateur à l'époque où l'on ne comptait plus les vols de banque, où les frères Dubois semaient la terreur et où Paolo Violi dirigeait la mafia montréalaise.

N'écoutez que son instinct, Robert Ménard infiltra, de 1959 à 1976, sous 17 identités, le FLQ, le crime organisé et la mafia. Plusieurs fois, il risqua sa vie pour faire régner la loi et l'ordre. Aujourd'hui âgé de 83 ans, il endure sans se plaindre la souffrance que lui infligent les nombreuses blessures qui ont mené à la fin de sa carrière.

À travers son témoignage, truffé d'anecdotes sordides et d'une rare violence, illustré de photos et d'extraits d'archives d'époque, c'est tout un pan de la petite histoire du crime au Québec qui revit.

Inénarrable personnage au franc-parler, Robert Ménard choque, émeut et fait rire tout à la fois tant l'époque qu'il décrit ainsi que les méthodes peu orthodoxes de la célèbre patrouille de nuit et sa vision de la justice paraissent à des années-lumière de notre époque.

Shotgun Ménard
Historia, mercredi, 21 h

Aux origines de la grande famille humaine

MANON DUMAIS
Le Devoir

Nous sommes plus de sept milliards sur cette planète et, au dire des scientifiques, nous serions tous les descendants d'une centaine de personnes ayant survécu aux catastrophes naturelles et aux rigueurs du climat africain. Réalisée par l'anthropologue canadien Niobe Thompson, *La grande aventure de l'Homo sapiens* nous amène aux quatre coins du globe sur les traces de nos ancêtres.

Déclinée en trois épisodes, cette superbe série documentaire, dont la mise en scène ample offre une vue imprenable des magnifiques paysages désertiques et aquatiques, nous entraîne d'abord dans le désert du Kalahari, en Afrique australe, et aux Philippines.

Avec la complicité des membres d'une tribu de chasseurs-cueilleurs et des Bajau, pêcheurs-plongeurs, Thompson explique comment *l'Homo sapiens*, premier être humain à avoir des souvenirs et à pouvoir penser à l'avenir, a pu forger des outils lui permettant de chasser et de pêcher. Ponctué de scènes de reconstitution au souffle épique, *La grande aventure de l'Homo sapiens* se rend ensuite en Papouasie-Nouvelle-Guinée, puis en Russie, afin d'expliquer comment *l'Homo sapiens* a conquis le monde. Une leçon d'anthropologie à ne pas manquer.

La grande aventure de l'Homo sapiens
ICI Explora, lundi, 22 h

Pixels
en vracReines
de beautéMANON DUMAIS
Le Devoir

La guerre qu'elles menèrent l'une contre l'autre durant une cinquantaine d'années n'est certes pas aussi fascinante que la rivalité qui opposa Elisabeth I^{re}, reine d'Angleterre, et Marie Stuart, reine d'Écosse. Pourtant, elle fut très féroce, cette compétition entre ces deux reines des cosmétiques que furent la Polonaise Helena Rubinstein, incarnation de l'exotisme aux yeux des Américaines, et la Canadienne Elizabeth Arden, incarnation du bon goût à l'américaine.

Rivalisant d'inventivité et d'audace, elles offrirent aux femmes, à travers toute une gamme de produits à la fois raffinés et abordables, l'impression qu'elles pouvaient rivaliser de beauté avec les stars de cinéma. Réalisé par Marie Halopeau, *Helena Rubinstein, Elizabeth Arden: poudres de guerre* trace avec une élégance surannée les portraits de ces deux grandes dames issues d'un milieu modeste mais qui parvinrent à devenir de redoutables femmes d'affaires grâce à la complicité de leur mari.

TV5, lundi, 19 h



Rencontre au sommet

Que cela soit dit: ce documentaire du réalisateur canadien James Dormeyer ne s'adresse pas à tous. De fait, tourné en 1987, *Menuhin-Prévost: une aventure créatrice* semble davantage destiné aux musiciens de formation classique et aux étudiants plutôt qu'à ceux qui n'ont pas déchiffré de partitions depuis l'époque où ils apprenaient la flûte à bec au primaire.

Cela ne veut toutefois pas dire qu'il ne vaud pas la peine d'être vu. Racontant la création de la *Cantate pour cordes* du compositeur canadien André Prévost (1934-2001) que lui commanda le violoniste et chef d'orchestre américain Yehudi Menuhin (1916-1999), ce documentaire est ponctué de considérations techniques et philosophiques sur la musique des plus enrichissantes.

Arty, dimanche, 19 h



Odieuse propagande

Immortalisés par le chef d'œuvre de Leni Riefenstahl, *Les dieux du stade*, les Jeux olympiques de Berlin de 1936 furent ceux de Joseph Goebbels, alors ministre de l'Éducation du peuple et de la Propagande dans le III^e Reich. D'une mise en scène spectaculaire, ces Jeux se voulaient pour les nazis l'occasion rêvée de promouvoir l'idéal aryen.

Que serait-il arrivé si tous les pays démocratiques avaient boycotté ces Jeux? Sans pouvoir répondre à cette question, ce captivant documentaire de Frank Cassenti offre d'intéressantes réflexions d'historiens. Mieux encore, il donne la parole à deux athlètes de ces Jeux: Gretel Bergmann, championne du saut en hauteur allemande née en 1912, qui ne put finalement y participer parce qu'elle était juive, et Noël Vandernotte, rameur français né en 1923, qui demeure le plus jeune athlète olympique de l'histoire. J.O. de Berlin 1936. La grande illusion

Télé-Québec, mercredi, 20 h



ASSOCIATED PRESS

La diffusion d'événements sportifs en direct à la télévision est rassembleuse.

TÉLÉVISION

Village numérique global

Les Jeux olympiques, une affaire de gros sous et de haute technologie pour les groupes médiatiques

PAUL CAUCHON
Le Devoir

Et c'est reparti. Dans les prochains jours, Radio-Canada proposera sur sa chaîne principale 275 heures de reportages en direct des Jeux olympiques de Rio. RDS et RDS2, en partenariat avec Radio-Canada, en offriront 328 heures. C'est beaucoup? Aux États-Unis, NBC prévoit de diffuser 6700 heures de couverture sur différents supports, dont 85 heures en «réalité virtuelle» grâce au Samsung's Gear VR, qui peut transformer votre mobile Samsung en casque de réalité virtuelle.

Car c'est maintenant la grande tendance: les grands groupes médias, qui se battent pour obtenir les droits de diffusion des Jeux, multiplient les diffusions sur plusieurs autres plateformes, histoire de rejoindre le spectateur voyage là où il le préfère. Et la diffusion des Jeux devient un lieu d'expérimentation pour les avancées technologiques.

Radio-Canada prévoit d'offrir plus de 2000 heures à *radio-canada.ca* grâce à une console qui permet de visionner jusqu'à 20 épreuves en même temps. La console est offerte également sur les tablettes et téléphones iOS et Android. Les plateformes Android permettront aussi une expérience de 360 degrés et de «réalité virtuelle immersive différente chaque jour», selon la SRC.

Pour sa part, le réseau américain NBC a investi l'été dernier 200 millions \$US dans BuzzFeed. Elle produira avec cette dernière des sujets olympiques qui seront envoyés sur Instagram, Facebook, Twitter, SnapChat et d'autres applications. NBC soutient que le nombre de ses auditeurs de 12 à 17 ans a augmenté de 25% entre les Jeux de Pékin de 2008 et ceux de Londres de 2012. Le géant américain cherche donc à rameuter le public jeune, qui fréquente beaucoup plus les réseaux sociaux et le Web en général que la télé traditionnelle.

Le Comité olympique international (CIO) admet que NBC est son plus gros contributeur financier. Alors que les coûts des Jeux de 1992 représentaient environ 400 millions pour NBC en 1992, ils dépassent maintenant le milliard pour Rio. Diffuseur des Jeux depuis 1988, NBC avait remporté la mise contre les géants Disney, ESPN, ABC ainsi que Fox pour pouvoir présenter les Jeux jusqu'en 2032, pour un montant de 7,75 milliards jusqu'à cette date, après avoir déboursés plus de 4 milliards les années précédentes!



AGENCE FRANCE-PRESSE

Les Jeux olympiques se déploient aussi sur les réseaux sociaux.

L'attrait du direct

Différents médias américains affirment que, pour NBC, certains Jeux ont été déficitaires et d'autres, profitables. Mais les Jeux olympiques continuent à faire saliver les réseaux. Le sport en direct demeure en effet un des rares événements véritablement rassembleurs à la télévision, alors que tout peut maintenant se consommer à la pièce, qu'il s'agisse des séries, du cinéma, des émissions de variétés ou de la musique, avec YouTube.

Cet attrait n'a pas échappé aux géants du Web qui, selon un récent dossier du magazine *L'Express*, entendent se battre contre les empires médiatiques traditionnels pour diffuser eux aussi des événements sportifs. Amazon a négocié les droits du championnat allemand de soccer pour Internet et les mobiles. Twitter a obtenu les droits de diffusion d'une dizaine de matchs du football américain. Facebook a lancé une application mobile qui permet à des fans de commenter en direct les rencontres. Ces nouveaux empires rêvent du jour où ils pourront diffuser intégralement les Jeux olympiques.

Les groupes qui obtiennent les droits investissent non seulement dans les différentes plateformes, mais aussi dans les nouveaux produits technologiques. Ainsi, Globo, le grand groupe média du Brésil, diffuseur hôte des Jeux, prévoit de diffuser plusieurs événements en 4K, dont les cérémonies d'ouverture et de clôture, au mo-

ment où l'industrie de la télévision tente de migrer de la haute définition actuelle vers le système 4K. Globo a d'ailleurs présenté le premier reportage du monde en 4K, utilisé par NBC lors de la cérémonie d'ouverture.

Bref, les Jeux ne sont pas seulement une grande vitrine sportive, ils sont aussi une vitrine technologique qui veut explorer tous les types de diffusion numérique, avec une présence massive sur les réseaux sociaux. Le CIO lui-même prend le train: l'organisme annonçait il y a quelques semaines qu'au lendemain des Jeux de Rio, il lancera une chaîne olympique numérique, gratuite, qui sera diffusée partout dans le monde, accessible sur le Web et sur toutes les applications mobiles. Cette chaîne, dotée d'un budget de 446 millions d'euros pour les cinq prochaines années (655 millions \$CAN), proposera une multitude de contenus sur le sport, avec la collaboration des comités olympiques nationaux (Radio-Canada lui fournira du contenu canadien). Mais le CIO ne prévoit pas de diffuser lui-même les Jeux sur sa chaîne. Pas question de nuire aux groupes audiovisuels mondiaux qui déversent plein d'argent dans ses poches.

Jeux olympiques d'été de Rio 2016

ICI Radio-Canada, RDS, CBC, NBC, presque toute la journée

NOTRE SÉLECTION ★ CINÉMA

NOUVELLES CRITIQUES

Une vie fantastique
(V.F. de Captain Fantastic)

★★★★

Jamais vous ne trouverez enfants plus intelligents, plus athlétiques et plus cultivés, même s'ils vivent en pleine forêt, loin du confort, et surtout du capitalisme, grâce à leur père (fabuleux Viggo Mortensen), d'allure hippie mais un brin tyrannique. Cette vision idéalisée de la vie de famille est vite égratignée par la mort et l'intolérance, ce clan étant forcé de prendre la route pour reconquérir sa paix d'esprit, et renouer avec le souvenir d'une mère disparue à jamais. Émouvant, étonnant, pimenté d'humour et d'ironie, ce portrait fantaisiste et coloré sait apporter les nuances qui s'imposent (sur un sujet délicat: l'éducation des enfants) et ne cède jamais, ou presque, aux facilités du cliché. Matt Ross (*28 Hotel Rooms*) a les deux mains bien vissées sur le volant de ce vieil autobus déginglé qu'utilise cette joyeuse bande, et on les suit avec bonheur de l'État de Washington jusqu'au Nouveau-Mexique.

ANDRÉ LAVOIE

King Dave (V.O.F.)

★★★★

Daniel Grou (Podz) épate avec cette adaptation audacieuse de la pièce solo d'Alexandre Goyette, qui reprend avec brio le personnage de Dave, ce faux *bum* qui, au hasard d'un incident dans le métro, se remémore une période trouble de sa vie qu'il entreprend de raconter au spectateur. Cela, en une seule prise ininterrompue, un plan-séquence haletant réglé comme du papier à musique. À cet égard, on ne saurait trop insister sur ce point: adapter cette pièce-là autrement aurait été un exercice futile. Le plan-séquence s'imposait, ce dont a su convenir Daniel Grou. Or, c'est une chose de «convenir», encore faut-il avoir le talent «d'accomplir». Et du talent, Daniel Grou en a à revendre, comme il le démontre une fois de plus. En cela, *King Dave* constitue un cas de figure parfait où le désir de démonstration de virtuosité qui anime un artiste rencontre un objet narratif n'exigeant rien de moins que cela.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Demain

★★★★

Devant l'ampleur de la catastrophe annoncée, plusieurs sont tétanisés, affolés. D'autres, comme l'actrice Mélanie Laurent et le militant écologiste Cyril Dion, ont connu cette angoisse (la bougie d'allumage fut un article de la revue *Nature* dont les constats sont implacables sur la date de péremption de l'humanité) mais ont préféré retrousser leurs manches. Cette combativité joyeuse se décline en cinq chapitres, dont sur l'économie et la démocratie, illustrant les relations complexes entre tous ces éléments, et l'impossibilité de régler les problèmes de manière isolée. Aux quatre coins du monde, ils vont à la rencontre de citoyens engagés, ingénieurs, généreux, faisant pousser des légumes dans les ruines de Detroit, des fleurs dans des villages appauvris d'Angleterre et des pistes cyclables à Copenhague! Bref, pas question de céder à la fatalité, et leur documentaire, visuellement séduisant et ponctué de musiques accrocheuses, invite à l'engagement. Ici et maintenant.

ANDRÉ LAVOIE

Lo and Behold. Reveries of the Connected World

★★★★1/2

Les combats de Werner Herzog ont bien changé depuis ses fresques et ses frasques avec l'acteur Klaus Kinski (*Fitzcarraldo*, *Aguirre, la colère de Dieu*), mais, à 73 ans, il est toujours pertinent, surtout comme documentariste. Ne craignant pas les défis, et encore moins les sujets casse-cou, il explore la naissance, le présent et surtout l'avenir d'Internet, rien de moins. Après une visite historique au «ground zero», à UCLA, là où fut envoyé le tout premier message électronique en 1969, il explore, à la manière débridée d'un internaute, les dimensions technologiques et philosophiques de cette importante transformation de la communication humaine. Ce qui n'est pas sans conséquences sur notre existence, et celle de notre planète. Lorsque vous aurez fini de jouer à Pokémon Go, branchez-vous sur l'intelligence d'un cinéaste d'exception.

ANDRÉ LAVOIE

Un monstre dans le placard
(V.F. de Closet Monster)

★★★★1/2

Le départ de sa mère constitue pour Oscar un premier épisode traumatique. Un second survient lorsqu'il est témoin d'un crime homophobe atroce. Cet événement le marque encore plus profondément car faisant écho à quelque chose qui sommeille en lui. Quelque chose qui ne doit surtout pas se réveiller. Les années passent. À l'aube de l'âge adulte, Oscar parviendra-t-il à sortir du monde intérieur qu'il s'est créé jadis pour survivre? Ce premier film autobiographique de Stephen Dunn, sacré meilleur film canadien au Festival du film de Toronto, affiche une homogénéité étonnante malgré un jeu constant entre la réalité et le rêve. De fait, l'auteur adopte le point de vue de son alter ego qui ne fait pas de distinction entre ce qui est vécu et ce qui est fantasmé. Le «vrai» se colore d'onirisme et le «faux» revêt un côté concret. La prémisse n'est pas originale, mais la manière, si.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Parfaites

★★★★1/2

La nage synchronisée patauge depuis longtemps dans les préjugés et les railleries. Devant cela, le cinéaste Jérôme Battaglia s'est donné une mission: voir au-delà des sourires forcés, des paillettes et de la gélatine qui retient les cheveux. Son pari, il le remporte haut la main avec cette incursion au sein de l'équipe canadienne, le regard tourné vers les Jeux olympiques de Rio. Or, pour s'y rendre, le chemin s'avère pavé d'embûches: de Montréal à Kazan, en Russie, en passant par San Juan à Porto Rico, ces filles soumises à une discipline spartiate se confient, et se révèlent à travers gestes et chorégraphies maintes fois répétés. Derrière la grâce se cachent blessures, frustrations, ambitions et rêves brisés, tout cela observé par un esthète à l'écoute et soutenu par une musique envoûtante.

ANDRÉ LAVOIE

Trouver Doris
(V.F. de Finding Dory)

★★★★1/2

Persuadée que ses parents habitent en Californie après avoir eu quelques flash-back de son enfance, Doris (voix d'Anne Dorval dans la version doublée au Québec) quitte le large des côtes australiennes afin de les retrouver. Marlin et Nemo la suivent de près dans sa quête. Palpitante quête initiatrice doublée d'une tendre réflexion sur la famille, *Trouver Doris* s'avère esthétiquement parlant une suite plus que satisfaisante de *Trouver Nemo*. Un joli divertissement familial.

MANON DUMAIS

Notre petite sœur (V.O. s.-t.f.)

★★★★

Au décès de leur père qu'elles n'ont pas revu depuis des années, quatre jeunes femmes qui se sont élevées seules apprennent l'existence d'une demi-sœur adolescente et décident de la prendre avec elles dans la maison familiale. Cet opus mineur mais plaisant dans une œuvre où domine le thème de la famille rebrasse des motifs explorés plus à fond dans les films précédents de l'auteur. L'approche contemplative du cinéaste frôle parfois la léthargie, mais les quatre talentueuses comédiennes parviennent à créer une cellule familiale crédible et émouvante.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Dans le noir
(V.F. de Lights Out)

★★★★

Un court métrage de David F. Sandberg s'est transformé en petite sensation sur le Web, attirant l'attention de James Wan (*Saw*, *Insidious*, *The Conjuring*), nouveau maître de l'horreur heureux de lui donner sa chance. *Lights Out* a donc pris du galon, illustrant ce trait «psychologique» des fantômes et autres créatures de la nuit: la peur de la lumière. Chandelles, lampes de poche et interrupteurs constituent l'arsenal de ces personnages à l'équilibre mental variable. La mère de ce clan dispersé et dysfonctionnel (Maria Bello) s'avère la plus vulnérable, elle qui cause avec une amie de moins en moins imaginaire, laquelle semble sortie de l'imagination de Guillermo del Toro, mais à une échelle modeste. Celle-ci fera des ravages, s'exécutant dans une suite d'effets minimalistes, efficaces, parfois percutants. Au final, ce petit feu d'artifice prouve surtout l'habileté technique de son auteur.

ANDRÉ LAVOIE

Wiener-Dog

★★★★

Obnubilée par des brouillilles, une galerie de personnages paumés essaie, en quatre vignettes, de ne pas penser à la mort et à son inéluctabilité. Ce faisant, chacun s'agit en vain et passe à côté de l'existence. Spectateur muet de ce théâtre pathétique, le chien du titre est pris puis abandonné, son destin dessinant une métaphore de la bêtise du monde. Comme toujours chez l'auteur, les dialogues sont ponctués de silences qui s'étirent jusqu'au malaise, puis au-delà. C'est dans cette zone précise que le cinéaste cultive son humour laconique inspiré de sujets tabous ou angoissants. La structure de cet opus-ci s'avère toutefois beaucoup moins rigoureuse que d'habitude, deux ellipses et un entracte amoindrissent la cohésion narrative. Misanthrope tendance nihiliste, le cinéma de Todd Solondz a l'heur de provoquer simultanément rire et inconfort, le premier permettant de composer avec le second, et le second donnant sa substance au premier.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Le bon gros géant
(V.F. de The BFG)

★★★★

Après s'être liée d'amitié avec un gentil géant (Mark Rylance), une fillette (Ruby Barnhill) demande à la reine d'Angleterre (Penelope Wilton) de les aider à se débarrasser des méchants géants qui dévorent les enfants. Dans cette adaptation du roman de Roald Dahl, Stephen Spielberg explore les peurs de l'enfance en une suite d'épatants tableaux où le merveilleux flirte joliment avec l'horreur. D'une direction artistique époustouflante, le tout souffre malheureusement d'un rythme hésitant.

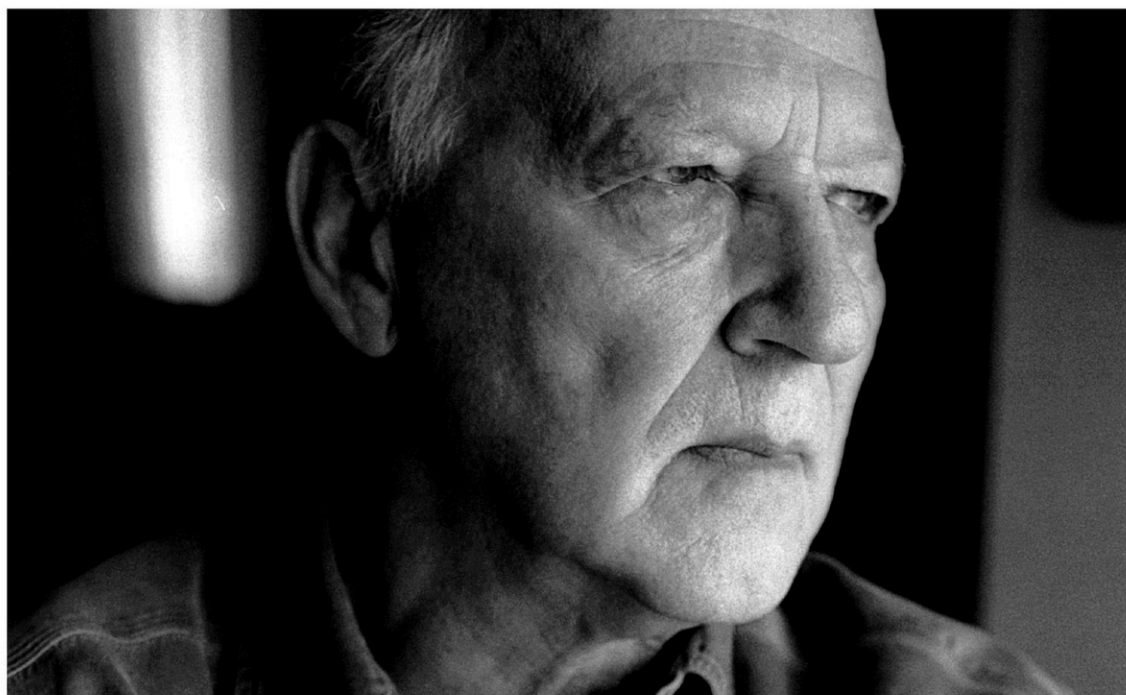
MANON DUMAIS

Comme des bêtes
(V.F. de The Secret Life of Pets)

★★★★

Porté par un scénario rappelant trop celui d'*Histoire de jouets*, *Comme des bêtes* met en scène un terrier qui n'accepte pas la présence d'un gros chien errant adopté par sa maîtresse. Dévoilant d'entrée de jeu les charmants comportements des bêtes domestiques, ce film d'animation de l'équipe derrière *Détestable moi* et *Les Minions* se transforme en une suite d'aventures rocambolesques menée tambour battant. Peuplé de créatures adorables, le tout est joliment animé mais manque cruellement de magie.

MANON DUMAIS



CINEMA DU PARC

LO AND BEHOLD, REVERIES OF THE CONNECTED WORLD, documentaire de Werner Herzog

Au nom de ma fille

★★★★

Reconstitution d'un fait divers sur trente ans, ce film du Français Vincent Garenq (*Présumé coupable*) aborde le combat d'André Bamberski pour faire condamner le beau-père de sa fille pour son meurtre, lui qui est protégé par tous. Porté par la performance magistrale de Daniel Auteuil en père qui sacrifie tout pour mener sa quête obsessionnelle de justice, *Au nom de ma fille*, avec une forte distribution générale (Marie-Josée Croze, Sebastian Koch, Cristelle Cornil), est un film efficace, émouvant, enlevé, en panne toutefois de plongée psychologique dans ses personnages et qui laisse des questions sans réponses.

ODILE TREMBLAY

Le goût des merveilles

★★★★1/2

Ce n'est pas tout à fait le sens de l'aventure qui anime le réalisateur du *Goût des merveilles*. Rencontre en apparence improbable entre une veuve aussi belle qu'explorée (Virginie Eflira) et un jeune autiste à l'esprit hautement cartésien (excellent Benjamin Lavernhe), celle-ci se déroule selon un schéma romantique sucré à l'extrême (le titre évoque aussi une pâtisserie), et usé à la corde. Il y a bien sûr les beautés de la Drôme provençale comme joli camouflage, et des interprètes d'une grande dévotion, mais tout cela est au service d'une romance dont l'issue finale s'avère télégraphiée dès les premières scènes, chanson de Véronique Sanson à l'appui.

ANDRÉ LAVOIE

S.O.S. fantômes
(V.F. de Ghostbusters)

★★★★1/2

Les nostalgiques des années 1980 — ils sont nombreux, allez savoir pourquoi — se précipiteront sûrement pour voir la mouture revue, corrigée et féminisée du grand succès d'Ivan Reitman, *Ghost Busters*. Dans cette «remise à niveau», le quatuor de scientifiques déjantés est dominé par la toujours amusante Melissa McCarthy, bien secondée par d'autres pros, dont Kristen Wiig. Leurs talents combinés ne masquent jamais les compromis faits par Paul Feig, un petit roi de l'humour (*Bridesmaids*, *The Heat*, *Spy*). Il ne peut faire des merveilles car le cahier des charges lui impose de satisfaire les aficionados et d'aligner les vedettes d'autrefois en une suite de clins d'œil, le tout croulant sous le bavardage technologique qui ne fera rire que les geeks, et encore.

ANDRÉ LAVOIE

La légende de Tarzan
(V.F. de The Legend of Tarzan)

★★★★1/2

Ce Tarzan de notre temps ressemble à un superhéros altermondialiste ayant lu Frantz Fanon pour mieux comprendre les ravages de la colonisation. Il évolue aussi dans des environnements hautement numérisés, rendant ainsi ses exploits exceptionnels. Après avoir été le chantre de Harry Potter en signant les quatre derniers films de la saga, David Yates propose une relecture des aventures de ce bon sauvage plus musclé que jamais. Devenu un Londonien élégant, John Clayton (Alexander Skarsgard, le physique de l'emploi) retourne à contrecœur dans l'Afrique de ses origines, là où un suave méchant interprété par Christopher Waltz (qui d'autre?) lui a tendu un piège pour la prospérité de la Belgique coloniale. De là à croire que Tarzan aurait pu à lui seul effacer la barbarie du XIX^e siècle, il n'y a qu'un pas, et David Yates le franchit allègrement.

ANDRÉ LAVOIE

Jason Bourne (V.O. et V.F.)

★★★★

Matt Damon rempile pour une quatrième aventure globe-trotteuse de l'assassin amnésique Jason Bourne. Outre la présence de Damon dans son rôle signature, le film se signale par le retour du réalisateur Paul Greengrass et du monteur Christopher Rouse, des opus 2 et 3. Or, ce qui était trépidant sur le plan technique apparaît cette fois monotone. Sorte de «best of» bavard des épisodes précédents, ce volet-ci voit le héros remonter le fil de ses origines, menaçant ce faisant les vils desseins d'un bonze de la CIA (Tommy Lee Jones fait ce qu'il peut). En analyste ambitieuse, Alicia Vikander faillit à générer l'ambiguïté qu'elle jouait pourtant si bien dans *Ex-Machina*. Ailleurs, Vincent Cassel caricature un assassin rival. Quant à Matt Damon, il en fait si peu qu'on se demande s'il a envie d'être là. Triste dichotomie que le film dans lequel la mémoire revient au héros soit celui qui se répète le plus.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Nerve - Voyeur ou joueur?
(V.F. de Nerve)

★★★★

Jeune fille timide et rangée, Vee (Emma Roberts) va découvrir, l'espace d'une nuit, le côté obscur du Web, le tout à travers un jeu qui repousse les limites du danger et de la stupidité. Les réalisateurs Ariel Schulman et Henry Joost, fascinés depuis longtemps par les dérives d'Internet (*Catfish*), illustrent dans un style frénétique cette course à obstacles à travers les rues de New York. Tout ce tapage devrait plaire aux accros du 2.0, mais il témoigne surtout de la vacuité de notre époque. Dans quelques années, ce film aura sûrement valeur de symbole. Hélas!

ANDRÉ LAVOIE

Hibou

★★★★

L'humour absurde s'avère un art, et même les plus grands, comme Jacques Tati et Michel Gondry, s'y sont parfois cassés les dents. Ramzy Bedia, humoriste bien connu en France, se place à la fois devant et derrière la caméra pour raconter l'histoire d'un homme banal qui s'inspire d'un grand-duc échoué dans son salon pour se déguiser en hibou, et ne plus passer inaperçu. Tout cela relève du conte, de la fable, mais dans cet univers sans nom qui amalgame Montréal et la campagne française, les pitreries ne sont jamais drôles et le récit se décline de manière laborieuse. Tout cela baigne dans un surréalisme suranné, et d'une naïveté confondante, qui rendra perplexe petits et grands.

ANDRÉ LAVOIE

Independence Day: Résurgence
(V.F. de Independence Day: Resurgence)

★★★★

Qui cultivait de la nostalgie pour cette fantaisie apocalyptique surnommée *Independence Day*, qui avait fait irruption pendant les années Clinton? Depuis, le 11 septembre 2001 a donné à l'horreur un tout nouveau visage, mais ce film de Roland Emmerich en a généré tant d'autres que la fin du monde apparaît maintenant routinière. Cette suite ramène plusieurs figures importantes parmi les combattants de la première invasion (Jeff Goldblum, Bill Pullman, Brent Spiner), s'offre un air de jeunesse pour un possible nouvel épisode (Liam Hemsworth ouvre la marche) et, une fois de plus, le carnage (numérique) se révèle planétaire. Et que reste-t-il après cette bagarre avec des extraterrestres souffrant d'embonpoint cinématographique? Une désolation qui n'a rien de matériel.

ANDRÉ LAVOIE

Les 3 p'tits cochons 2

★★★★

Cinq ans après le décès de leur mère, trois frères dans la quarantaine (Paul Doucet, Patrice Robitaille et Guillaume Lemay-Thivierge) vivent quelques tribulations sexuelles qui menacent leur vie sentimentale et familiale. Malgré le vernis qu'apporte la réalisation de Jean-François Pouliot (*La grande séduction*) à cette suite du grand succès de 2007, cette comédie sombre plate-ment dans la vulgarité et le racolage. Déjà que le premier volet ne volait pas haut, on n'avait vraiment pas besoin de ça.

MANON DUMAIS

Un homme à la hauteur

★★★★1/2

Comédie romantique de Laurent Tirard vraiment faible doublée d'une aventure douteuse, *Un homme à la hauteur* du Français Laurent Tirard (*Le petit Nicolas*), remake d'un film argentin, fait jouer à Jean Dujardin un rôle de nain sur des effets visuels ratés. Sur le thème du regard des autres, ce nouveau couple formé par une belle avocate blonde (Virginie Eflira, le meilleur atout du film) et Dujardin, en riche et bel architecte raccourci de deux pieds (le nain idéal, quand même!), affronte les préjugés liés à leur disparité physique. Rien de très neuf, surtout servi sans prise de risque avec des figures secondaires clichés, des *running gags* idiots, des dialogues exsangues et une morale pesante. N'en jetez plus!

ODILE TREMBLAY